# QUI SE RESSEMBLE

## S'ASSEMBLE

PROVERBE EN UN ACTE

PAR

ALFRED LE BOURGUIGNON.



BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
A.-N. LEBÈGUE ET Cie
46, RUE DE LA MADELEINE.
1878

à mon ami Edouard Vanderlinden
A. Le Bourguignon

# QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

PROVERBE

Représenté pour la première fois, à Bruxelles, sur le théâtre Molière, le 9 février 1878.

Brux. — Imp. de A.-N. Lebegue et Cie, 6, rue Terarken.

# QUI SE RESSEMBLE

## S'ASSEMBLE

PROVERBE EN UN ACTE

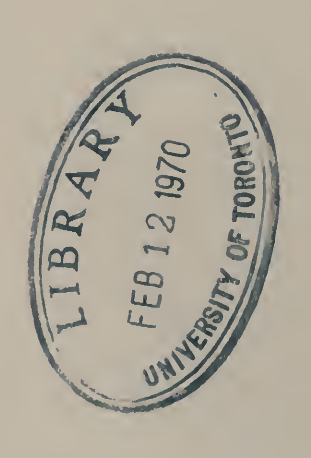
PAR

ALFRED LE BOURGUIGNON.



BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
A.-N. LEBÈGUE ET Cie
46, RUE DE LA MADELEINE.

1878


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

## A Monsieur Rolin-Jacquemyns,

*Ministre de l'Intérieur.*

Monsieur le ministre,

Quelques jours avant sa chute, votre honorable prédécesseur me fit savoir que le comité de lecture, institué au Département de l'Intérieur pour *encourager* la littérature dramatique, n'avait pas admis ma pièce, intitulée : *Qui se ressemble s'assemble,* au bénéfice des dispositions de l'arrêté royal du 31 mars 1860.

La dépêche par laquelle M. Delcour m'annonçait cette nouvelle était des plus

brèves. Elle énonçait le refus, sans en expliquer les motifs.

Je pouvais difficilement, monsieur le ministre, me contenter de si peu. Dès votre entrée au Département de l'Intérieur, je demandai communication du rapport du comité de lecture, promettant de prendre pour guide, à l'avenir, les enseignements que ce document renferme.

Vous m'avez répondu « que les comités de lecture, collèges purement consultatifs chargés par le gouvernement d'une mission toute spéciale, ne peuvent correspondre officiellement avec les auteurs des ouvrages soumis à leur examen » ; et vous avez ajouté : « Je suis néanmoins disposé à vous communiquer les motifs qui ont guidé le comité dans sa décision. »

Je vous remercie, monsieur le ministre, de cette bienveillance. Je n'en attendais pas moins de celui qui, avant de diriger l'Etat, occupait une place éminente dans la république des lettres. Maintenant, comme il fait chaud (voici la canicule), je solliciterai

la permission de me déboutonner, et de vous dire ce que je pense de ma condamnation et de mes juges. Je parlerai franc. Sans porter le sayon de poil de chèvre ni la ceinture de joncs marins, on peut venir du Danube.

Et d'abord, monsieur le ministre, votre dépêche contient une phrase étonnante. « La minorité des membres du comité a, dites-vous, trouvé la forme de votre œuvre en général assez correcte. » La minorité, notons-le bien.

Et la majorité? Quelle était son opinion sur ce point important : la forme? Je ne saurais admettre qu'il lui en eût coûté de m'adresser des éloges. Je préfère supposer qu'elle a trouvé la forme incorrecte. Alors, pourquoi la minorité a-t-elle été d'un avis différent? Pourquoi a-t-elle trouvé, selon sa pédante expression, la forme assez correcte? Ces messieurs n'ont donc pas la même grammaire? Convenez, monsieur le ministre, que voilà un singulier « collége ».

La forme est incorrecte, soit. Nous verrons tantôt l'appréciation de la presse bruxelloise. En attendant, je me remémore les censeurs étrangers et leurs bévues; je songe que les nôtres ne sont pas des aigles, ni même des aiglons; et je me rassure.

Après m'avoir reproché, par omission volontaire, l'imperfection de la forme, le comité institué pour *encourager* la littérature dramatique formule une deuxième critique : « Le mérite littéraire de l'ouvrage est insuffisant pour justifier l'allocation des subsides dramatiques; le comique y est poursuivi, mais rarement atteint, et, dans ce dernier cas, il est encore souvent forcé. »

Qu'est-ce que le comique, monsieur le ministre? A quoi le reconnaît-on? Comment distingue-t-on le vrai du faux? Certaines gens ne rient que si on les chatouille. Ceux-là sont-ils compétents? Le comité ne doit-il pas être chatouillé, lui? A-t-il fait ses preuves? Excepté les mauvaises comédies d'un de ses membres, son

bagage littéraire ne se compose-t-il pas uniquement de discours filandreux et de lourdes compilations? Bref, est-il plus expert sur le chapitre du comique que sur celui de la forme?

Passe encore si le comité, très-exigeant sur la qualité, ne l'était pas aussi sur la quantité; mais il lui faut beaucoup de comique, énormément de comique. Il lui en faut à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot. Si le comique est rare, et si, tout en étant *rare*, il est *souvent* forcé, ah! malheureux, brisez votre plume! Vous ne serez pas encouragé, triste sire!

Mais abordons la troisième critique, un modèle du genre. Voici : « Le titre de la pièce n'est nullement justifié, et le dénoûment a été trouvé plutôt burlesque que comique. »

Les bras m'en tombent, monsieur le ministre. Le comité dépasse les bornes. Comment! le titre de la pièce n'est nullement justifié! Mais, s'il vous plaît, examinons vite. Cinq personnages : Dubuisson,

propriétaire campagnard; Rose, sa fille; Henri Bertin, jeune agronome; M[lle] Meunier, vieille coquette amoureuse de Bertin; le chevalier de Pigeolet, vieux garçon élégant et maniéré, fraîchement arrivé de Paris. Dubuisson veut marier Rose à Pigeolet, qu'il croit riche; mais Rose aime Henri Bertin, d'ailleurs épris d'elle, et repousse l'alliance de Pigeolet. De son côté, Pigeolet dédaigne les charmes trop simples de Rose; il admire M[lle] Meunier, ses atours, sa poudre de riz, son fard. Celle-ci, en vertu de la conformité des goûts, des inclinations, s'empresse de préférer l'élégant chevalier au modeste agronome. Résultat : le jeune homme épouse la jeune fille, le vieux dandy épouse la vieille coquette. Qui se ressemble s'assemble; c'est-à-dire, selon Littré, quand on a les mêmes inclinations on se recherche. Qui se ressemble s'assemble; c'est-à-dire, selon Bescherelle, les personnes de même caractère, de même goût, se recherchent mutuellement. Et le comité prétend que le titre n'est

nullement justifié ! Sans doute, j'aurais dû livrer la jeune fille au vieux garçon ? C'eût été logique, n'est-ce pas, comité ? Cela eût flatté votre amour-propre sénile ? A ce prix, le titre était justifié, le burlesque disparaissait, vous approuviez ? Attendez, désormais vous aurez Suzanne.

Quatrième et dernière critique. Le comité institué pour *encourager* la littérature dramatique termine de la sorte : « Les entrées et les sorties des personnages ont le plus souvent paru se faire sans aucun motif. »

Monsieur le ministre, je vous envoie la pièce. Si les graves intérêts confiés à votre talent vous laissent quelque loisir, veuillez lire ces courtes pages écrites sans prétention, mais cependant écrites avec soin, et daignez constater par vous-même à quel déplorable tribunal nous avons affaire, nous, pauvres auteurs dramatiques belges. — Evitez l'antre ! me direz-vous. Certes, nous désirons l'éviter. Nous n'y allons pas de bon gré, je vous le jure. Nous sommes

contraints. Il y a le directeur de théâtre, qui veut toucher la prime, et qui sans scrupule nous jette aux bêtes.

Je sais, monsieur le ministre, qu'en vous adressant cette lettre je parais brûler mes vaisseaux. Hélas! ils étaient brûlés d'avance. Je vous conterai cela dans un instant, lorsque j'aurai mis sous vos yeux les comptes rendus des principaux journaux bruxellois. Il importe, dût ma modestie en souffrir, que j'utilise ces précieux témoignages.

L'Étoile belge :

« Au théâtre Molière, on a joué samedi une charmante bluette de M. Le Bourguignon. Cette œuvre sans prétention et pleine d'esprit a été fort applaudie. »

Le Journal de Bruxelles :

« *Qui se ressemble s'assemble*, un acte inédit d'un auteur belge, M. Le Bourguignon, s'est laissé complaisamment écouter,

grâce à sa vivacité et à son style charmant. »

La Gazette :

« Le théâtre Molière s'est payé cette semaine le luxe d'une œuvre inédite d'un compatriote, M. Alfred Le Bourguignon. Titre : *Qui se ressemble s'assemble.* C'est un proverbe gentiment écrit, de vives allures et qui a obtenu un très-honorable succès. »

L'Echo du Parlement :

« La troupe du théâtre Molière a joué *Qui se ressemble s'assemble,* une légère bluette de M. Alfred Le Bourguignon. M. Le Bourguignon n'en est pas à faire ses premières armes dans la profession des lettres ; il a écrit des livres intéressants et des ouvrages dramatiques que l'*Echo,* pour sa part, a mentionnés avec éloges. L'auteur ne dément pas ses précédents littéraires. Son proverbe n'a que l'importance d'un proverbe, mais on y

découvre un certain mouvement, des mots heureux, on y reconnaît enfin le souci de la forme. Donc une bonne note au petit théâtre Molière, qui a bien mérité des lettres belges en cette occasion. »

Le Nord :

« L'autre soir, le Molière donnait hospitalité à *Qui se ressemble s'assemble,* un proverbe inédit d'un écrivain belge, M. Alfred Le Bourguignon. Les proverbes ne vivant que par les détails, le sujet en est généralement peu compliqué; celui de la pièce de M. Le Bourguignon est bâti sur la pointe d'une aiguille. Un père qui veut marier sa fille à un prétendant vieux, mais riche; un prétendant qui, en vertu de la conformité de l'âge et de l'humeur, adresse ses hommages à une vieille folle de tante, croyant les adresser à la nièce; une jeune fille qui, au vieux prétendant, préfère un jeune amoureux, qu'elle finit naturellement par

épouser, tels sont les éléments principaux de *Qui se ressemble s'assemble.* Une grande vivacité et de l'entrain font écouter avec plaisir ce petit acte soigneusement écrit, et qui a été d'autant mieux accueilli qu'il est parfaitement joué par les artistes du Molière. »

Enfin La Chronique, pour la bonne bouche :

« Il a été fréquemment question, dans ces derniers temps, de la littérature dramatique belge et des encouragements qu'elle appelle. Et on semble être tombé d'accord pour attribuer au gouvernement la mission d'encourager nos dramaturges et nos vaudevillistes.

» Le gouvernement doit sa protection et ses encouragements à toutes les industries nationales, c'est évident. Mais je n'admets pas qu'il doive des encouragements spéciaux, surtout par voie de subside, à l'industrie dramatique.

» Que cette industrie-là vive d'elle-même, comme les autres. Si elle n'y arrive pas, eh bien! qu'elle abdique. Que nos auteurs, au lieu d'attendre les faveurs du gouvernement, recherchent et méritent la faveur du public. Qu'ils fassent de bonnes pièces, qui attirent la foule : et alors, soutenus par en bas, ils n'auront plus besoin de l'assistance d'en haut.

» Et il n'est pas impossible de faire à Bruxelles de jolies pièces qui intéressent et qui charment. Nous l'avons vu en de précédentes occasions, peu fréquentes, il est vrai : nous le voyons tous les soirs encore au théâtre Molière, où l'on joue, avec succès, un proverbe de M. A. Le Bourguignon : *Qui se ressemble s'assemble*. — Ce proverbe, écrit d'une plume alerte et élégante, est véritablement une très-jolie chose. Cela est fin, délicat et bien dialogué. Et le public ne marchande point ses bravos à cette petite pièce.

» Ces bravos-là sont un encouragement plus puissant que les encouragements du

ministère. C'est là sans doute l'avis de l'auteur, et c'est, à coup sûr, le nôtre. »

Voilà, monsieur le ministre, l'opinion, le verdict de la presse, ratifié par le public durant une suite de douze représentations, pressenti par M. Albert Leemans, l'intelligent directeur du théâtre Molière. Comment se fait-il que le rapport du comité me soit défavorable, contredise le jugement des journaux, du directeur qui a reçu la pièce, du public qui l'a applaudie?

Je remonte à l'année 1866. J'allais publier les *Deux Cocottes*, comédie en cinq actes, par laquelle je débutais dans les lettres. L'écrivain qui préside aujourd'hui le comité de lecture, ayant eu connaissance de mes projets, blâma vivement le genre que j'avais choisi. « Des comédies! s'écria-t-il, ce n'est pas sérieux. Pourquoi ne pas adopter l'histoire? L'histoire, à la bonne heure! » Le propos me fut rapporté, et me blessa d'autant plus que certaines circonstances me le ren-

daient nuisible. J'exhalai mon humeur, avec beaucoup de modération toutefois, dans un *Discours* que j'ajoutai aux *Deux Cocottes*. J'y plaisantais les gens sérieux, sortes d'abbés Trublet, qui vont puiser leurs sujets dans les antiques manuscrits et n'ont besoin d'esprit ni d'observation pour produire de gros volumes. Vengeance anodine, s'il en fut. Eh bien, monsieur le ministre, cela ne m'a jamais été pardonné.

Vous doutez, monsieur le ministre?

En 1875, j'envoyai cinq comédies, réunies sous ce titre : *les Baisers de Thalie*, au concours triennal de littérature dramatique. Le président du comité de lecture est aussi président du jury triennal, car on rencontre ce monsieur partout. Or, la règle veut qu'un rapport sur les ouvrages présentés au concours soit adressé au ministre de l'Intérieur et inséré au *Moniteur*. Que s'est-il passé, en 1875? Pas de rapport, pas d'insertion au *Moniteur* : une simple lettre au ministre, proposant de

décerner le prix à un ami et collègue du président du comité de lecture. Et ce prix, qui est de trois mille francs, parut si bien mérité, qu'une somme de quinze cents francs seulement fut remise au vainqueur, lequel ne réclama pas.

J'en sais davantage; mais, ne voulant compromettre personne, je me tais.

Résumons : camaraderie, tyrannie, envie, ineptie, tel est le fond d'une institution appelée à ENCOURAGER la littérature dramatique belge.

Elle n'encourage le plus souvent que les pièces injouables, stupides, mal écrites. Interrogez nos directeurs de théâtre!

Dans l'espoir, monsieur le ministre, que cette fâcheuse situation prendra bientôt fin, que vous mettrez Zoïle hors d'état de nuire, en l'enfermant dans la peau de Trublet, je suis, avec un profond respect,

Votre très-humble serviteur,

A. L. B.

# PERSONNAGES.

| | |
|---|---|
| DUBUISSON. . . . . . . . . | MM. Lerieux. |
| LE CHEVALIER DE PIGEOLET . . | Florval. |
| HENRI BERTIN. . . . . . . . | Castelain. |
| Mlle MEUNIER . . . . . . . . | Mmes Pommeret. |
| ROSE DUBUISSON. . . . . . . | Fresson. |

Chez Dubuisson, à la campagne, de nos jours.

# QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

Un salon. — A gauche, un piano, une porte. — A droite, un canapé, un aquarium, une porte. — Au fond, une porte vitrée, avec perron et vue sur la campagne. — Un guéridon et deux chaises au milieu de la scène.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, seule, devant l'aquarium.

Les tritons se tiennent à la surface de l'eau, nous aurons une belle journée... Ah! que je suis heureuse de n'être plus en pension! La liberté!... C'est ma fête aujourd'hui. Que va t-on m'offrir? Mon père, ma tante, et... M. Henri, que vont-ils me donner? M. Henri, je sais : un bouquet de ces jolies fleurs dont je porte le nom et qu'il cultive si bien, un bouquet

de roses. Mais, mon père? ma tante?... Ma tante, sans doute quelque objet de Paris, car elle n'estime que ce qui vient de Paris...

## SCÈNE II.

DUBUISSON, ROSE.

DUBUISSON, porte de gauche.

Bonjour, Rose! bonjour, mon enfant! Je te souhaite une heureuse fête... et je t'apporte un petit cadeau qui te fera un grand plaisir. (Lui remettant un pli.) Tiens, prends ça.

ROSE.

Merci, pè...re.

DUBUISSON.

Pè...re!... Tu bêles comme un agneau! Qu'est-ce que cela signifie?

ROSE.

C'est ma tante qui m'a conseillé de parler

ainsi. Elle prétend que c'est plus distingué, plus... parisien.

DUBUISSON.

Ta tante est une vieille folle! Parle donc comme tu as toujours parlé, sans bémol à la clef... Eh! oui, je regrette d'avoir introduit ici, dans nos paisibles Ardennes, M^lle^ Catherine Meunier, naguère encore les délices de Pontoise; mais j'espérais qu'elle remplacerait ta pauvre mère et te servirait de guide, à ta sortie de pension. Au lieu de ça, M^lle^ Meunier... qui se fait appeler du Moulin, sous prétexte que tous les meuniers sont du moulin... M^lle^ Meunier cherche à t'inoculer ses manies, à t'infuser ses ridicules. Pè...re!... Il est temps d'y mettre ordre. Ouvre...

ROSE.

Cette lettre?

DUBUISSON.

Oui; c'est mon cadeau de fête. Ouvre... et lis à haute et intelligible voix.

ROSE, à part.

J'eusse préféré autre chose!

DUBUISSON, s'asseyant au guéridon.

Lis donc!

ROSE, lisant.

« Mon cher Dubuisson, vous recevrez presque
» en même temps que la présente missive la
» visite que je vous ai annoncée. On prendra pour
» prétexte du voyage des études de botanique,
» de minéralogie, d'entomologie, n'importe.
» D'après des renseignements qui me sont par-
» venus de différentes sources, vous aurez lieu
» d'être satisfait. Le chevalier de Pigeolet est le
» dernier rejeton d'une ancienne famille du fau-
» bourg Saint-Honoré. Très-élégant de sa per-
» sonne, bien élevé, quoique assez original,
» dit-on, il ne possède qu'une fortune médiocre,
» mais de brillantes espérances l'attendent. En
» effet, il doit hériter d'un cousin âgé de soixante-
» quinze ans, idiot, goutteux, perclus, et cinq

» ou six fois millionnaire. » (Parlé.) En quoi cela peut-il m'intéresser?

DUBUISSON.

Lis toujours. « Cinq ou six fois millionnaire. »

ROSE, lisant.

« Malheureusement le chevalier de Pigeolet
» n'est plus de la première jeunesse. Il frise la
» quarantaine. Peut-être le trouverez-vous quel-
» que peu mûr pour votre fille... » (Très-étonnée.) Mon père?...

DUBUISSON, se levant.

Tu comprends? Il s'agit d'un mari, d'un futur Crésus que je t'offre pour ta fête... Eh bien, es-tu contente? (Rose froisse la lettre.) Tu ne t'attendais pas à pareille aubaine, hein? Un mari cinq ou six fois millionnaire!... D'ailleurs ce n'est pas tout. Je t'apporte quelque chose encore... que tu apprécieras moins, j'en suis sûr. (Ouvrant un écrin qu'il a tiré de sa poche.) Tiens, vois!

ROSE, vivement.

Oh! les jolies boucles d'oreilles! Merci, père. Laisse-moi t'embrasser!

DUBUISSON.

Embrasse-moi... une fois pour le bijou... (Elle l'embrasse.) et six fois pour les millions.

ROSE.

Non!

DUBUISSON.

Pourquoi?

ROSE.

Parce que je refuse les millions.

DUBUISSON.

Tu refuses les millions!... C'est contre nature, ça. Qu'y a-t-il là-dessous? Une amourette?

ROSE.

Je ne veux pas me marier.

DUBUISSON.

Traduction libre : je ne veux pas épouser le chevalier de Pigeolet. Tu aimes donc quelqu'un ? (Silence de Rose.) La chose aurait d'autant plus lieu de me surprendre, que je ne vois autour de nous aucun parti qui te convienne. (Réfléchissant un instant.) A moins que M. Henri Bertin...

ROSE, timidement.

Papa...

DUBUISSON.

Tu aimes M. Henri Bertin? (Rose fait un signe affirmatif.) Depuis quand? Il n'y a pas six semaines que tu es sortie de pension!

ROSE.

Depuis que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

DUBUISSON, attendri.

Ah! oui... C'était ici même, je me le rappelle encore... Tu avais seize ans à peine... Ta mère venait d'expirer; tu allais entrer au Sacré-Cœur... et M. Bertin, récemment établi dans nos contrées, était venu me faire la visite d'usage... visite de politesse, et aussi de condoléances!...

ROSE.

Tais-toi, père, tu vas pleurer!

DUBUISSON.

Oui, chassons ces tristes souvenirs. Ni mes larmes ni mes regrets ne me rendront la compagne que j'ai perdue. (Il passe devant Rose et s'arrête près de l'aquarium.) Bon! voilà ma belle-sœur qui de nouveau s'est avisée de donner de la brioche aux tritons! Elle finira par les tuer, c'est certain! (Il enlève les morceaux de brioche; puis il revient à Rose.) M. Bertin t'aime-t-il?

ROSE.

Je crois que oui.

DUBUISSON.

Et... sait-il que tu l'aimes ?

ROSE.

Je le suppose. Nous avons dû nous comprendre sans nous être rien dit.

DUBUISSON.

Le langage des yeux !... Borne-toi là, chère enfant. M. Bertin n'est pas le gendre que j'ai rêvé. Certes j'apprécie ses talents et son caractère, ses talents surtout : nul mieux que lui ne s'entend à fertiliser les bruyères ; mais cela ne suffit pas. Pour vivre, il faut de l'argent.

ROSE.

N'en ai-je pas pour deux?

DUBUISSON.

Oui.

ROSE.

Eh bien?

DUBUISSON.

Si tu as des enfants?... si tu as une nombreuse famille?... Ah! tu ne sais pas, toi, ce que coûte à nourrir une nombreuse famille! (A part.) Moi non plus, du reste!

ROSE.

M. Bertin travaillera. Et puis tu possèdes des champs, des prés, des bois, tu es riche!

DUBUISSON.

On ne l'est jamais assez... (S'animant.) Qui est-ce d'ailleurs ce M. Henri Bertin? D'où vient-il? Quelle est sa famille? A-t-il seulement un père?

ROSE, surprise.

Tu dis?

DUBUISSON, embarrassé.

Je dis... Il vient d'Amérique. Il a vendu du

chanvre à Valparaiso, des chevaux à la Plata, voilà tout ce que nous savons... Tandis que le chevalier de Pigeolet, lui...

ROSE.

Je n'en veux pas!

DUBUISSON.

Ah!... Elle n'en veut pas!... (Gravement.) Je n'aurais garde de t'imposer un mari, chère enfant, ce serait assumer une responsabilité trop grande. Déjà la gestion de ta fortune me donne de suffisants soucis. Tu seras donc libre de te marier à ta guise...

ROSE.

Que tu es bon!

DUBUISSON.

Mais aussi, j'ai le droit et le devoir de te fixer une condition.

ROSE.

Laquelle?

DUBUISSON.

C'est que d'abord tu recevras le chevalier de Pigeolet. On ne juge bien que par comparaison... Est-ce entendu?

ROSE, avec hésitation

Soit!

DUBUISSON, à part.

Elle accepte, c'est toujours ça de gagné!

ROSE, à part.

Je recevrai le chevalier de Pigeolet, mais je ne le regarderai même pas!

DUBUISSON, tirant sa montre.

Rose, au piano, voici l'heure. Tu sais qu'il me faut mon pot-pourri quotidien.

ROSE.

Aujourd'hui, père, je ne joue pas; c'est ma fête, il y a relâche.

DUBUISSON.

Méchante! Et moi qui t'ai offert des boucles d'oreilles!...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, Mlle MEUNIER.

Mlle Meunier entre par la droite. — Horriblement maquillée et vêtue d'une façon prétentieuse et ridicule, elle se meut avec peine dans une robe à traine immense. Elle porte un paquet volumineux.

ROSE.

Bonjour, ma tante.

Mlle MEUNIER.

Rose, je vous souhaite une bonne fête, et vous prie d'agréer ce léger témoignage de mon affection.

ROSE.

Merci, ma tante.

Mlle MEUNIER.

L'article vient du Palais-Royal; par conséquent, c'est soigné.

ROSE.

Je n'en doute pas.

Mlle MEUNIER.

Fard, patchouli, verveine... eau de lis, poudre de riz, cold-cream... le tout est de première qualité.

ROSE, à part.

Du fard pour ma fête!...

DUBUISSON, à part.

Elle nous empeste avec son patchouli !

ROSE, à part.

De la poudre de riz, du cold-cream!...

DUBUISSON.

Dépose ça au fond d'un tiroir, afin que l'arome ne s'évapore pas.

ROSE, à part, sortant par la gauche.

Oh! je n'aime plus ma tante, moi!

## SCÈNE IV.

DUBUISSON, Mlle MEUNIER.

Mlle MEUNIER.

Pouah! il règne ici une odeur...

DUBUISSON, à part.

C'est son patchouli!

Mlle MEUNIER.

Une odeur de moisi... On devrait brûler des parfums. (Elle s'assied sur le canapé.) Monsieur Dubuis-

son, connaissez-vous les pastilles du sérail? Mais non, en province!...

DUBUISSON, à part.

Attends que Rose soit mariée!... attends, attends, vieille sorcière!...

Mlle MEUNIER.

De l'air, s'il vous plaît. (Dubuisson ouvre la porte du fond.) Merci... Cela fait du bien... Une douce brise pénètre jusqu'à moi, et m'apporte sa fraîcheur et le chant des oiseaux... Le délicieux automne! Que la nature doit être séduisante... dans les squares de Paris!

DUBUISSON, à part.

Bécasse, va! Elle est de Pontoise et pose sans cesse pour la Parisienne! (Haut.) A propos, j'attends la prochaine visite, Catherine...

Mlle MEUNIER, froissée.

Catherine! Vous savez que ce prénom...

DUBUISSON.

Est vulgaire, je le sais; aussi ne l'ai-je employé que par distraction. Je voulais dire : mademoiselle Meu...

Mlle MEUNIER.

Du Moulin.

DUBUISSON.

Mademoiselle du...

Mlle MEUNIER.

Moulin.

DUBUISSON, bredouillant.

Mademoiselle du Moul... mademoiselle Cathe... mademoiselle du... Eh! au diable, vous m'ennuyez, à la fin! (A la porte de gauche, au moment de sortir.) Salut, Catherine!

## SCÈNE V.

Mlle MEUNIER, seule.

Comment ma sœur a-t-elle pu épouser un

homme aussi mal appris! (Se levant.) M. Henri Bertin, heureusement, ne lui ressemble en rien. Un charmant garçon, celui-là, plein de déférence, d'égards, toujours poli... toujours attentif... M'aimerait-il? (Elle se rassied, tire une petite glace de son corsage et se mire avec complaisance.) Je ne suis point laide... J'ai des yeux veloutés, des cheveux... qui m'ont coûté assez cher!... Le teint est frais, les lèvres sont vermeilles... Rien d'étonnant à ce qu'on s'éprenne de ce gracieux ensemble. (Avec exaltation, tout en se mettant de la poudre de riz.) Henri! mon Henri! parle. Je suis prête à t'écouter...

## SCÈNE VI.

HENRI, Mlle MEUNIER.

Henri entre précipitamment par le fond, un bouquet de roses à la main.

HENRI, à part.

Enfin je la trouve seule!... (S'arrêtant soudain.) Non, c'est la tante. Pas de chance! Elle va m'accaparer, filons! (Il fait quelques pas en arrière, puis s'arrête de nouveau.) Mais j'y songe. J'ignore l'accueil que je puis

espérer de Rose, de M. Dubuisson. Si je profitais de l'occasion pour sonder le terrain? Les vieilles filles sont bavardes... et puis mes politesses ont dû plaire. Essayons. (Il tousse.) Hum! hum !

Mlle MEUNIER, se levant brusquement.

Monsieur Bertin!

HENRI.

Mademoiselle...

Mlle MEUNIER.

Vous m'avez presque effrayée !

HENRI.

Excusez, mademoiselle. Je vous ai aperçue en traversant le jardin, et je me suis permis d'entrer pour vous saluer. Si j'avais prévu les fâcheuses conséquences de ma brusque irruption...

Mlle MEUNIER.

C'est déjà dissipé. Asseyez-vous, de grâce. (Elle s'assied sur le canapé ; Henri prend un siége.) Vous avez là un ravissant bouquet de roses. Puis-je sans indiscrétion vous demander à qui il est destiné?

HENRI.

A une jeune fille, mademoiselle, pour laquelle je professe une profonde estime, une réelle admiration.

Mlle MEUNIER.

Qu'entendez-vous par ces mots : une jeune fille? (Avec hésitation.) Toute femme non veuve... ou non mariée?

HENRI, un peu surpris.

Mais... oui! (A part.) Soyons galant. (Haut.) Quel que soit l'âge, trente ans, quarante ans, quarante-cinq ans même, selon le cas! Tout dépend du degré de conservation.

Mlle MEUNIER, charmée.

Ah ! vous avez de l'esprit !

HENRI.

Il suffit de posséder de beaux yeux, de beaux cheveux, un joli teint... un joli teint surtout !... et de ne pas être en puissance de mari, pour avoir droit à la qualification de jeune fille.

Mlle MEUNIER, haletante.

Vous croyez ?

HENRI.

Certainement... J'ajouterai même qu'il en est des femmes remplissant ces conditions, comme d'une belle pêche : plus le fruit est mûr, plus il est savoureux.

Mlle MEUNIER, radieuse.

Monsieur Bertin, monsieur Bertin ! (A part.) J'étouffe !

HENRI, à part.

J'ai touché sa corde sensible. Continuons; je saurai ce que je désire savoir. (Haut.) Mademoiselle...

Mlle MEUNIER, en même temps.

Monsieur...

HENRI.

Pardon...

Mlle MEUNIER.

Vous disiez?

HENRI.

Après vous, mademoiselle.

Mlle MEUNIER.

Monsieur, vous vous proposez d'offrir un bouquet de roses; on ne saurait être plus aimable. Mais connaissez-vous bien l'emblème de la rose?

HENRI.

Comment donc! la rose...

Mlle MEUNIER, interrompant.

De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.

En d'autres termes, la rose est l'emblème de l'amour. Si donc un bouquet de roses s'offre volontiers, il serait dangereux de l'accepter sans réflexion. Car la moindre imprudence, hélas! peut flétrir la réputation d'une jeune fille.

HENRI.

Vous exagérez, me semble-t-il...

Mlle MEUNIER, avec animation.

Et quelle preuve donnerez-vous, monsieur, de la sincérité de vos sentiments, de l'honorabilité de vos intentions?

HENRI.

Quelle preuve, mademoiselle?... Mais... mais...

Mlle MEUNIER, à part.

Il est timide. (Haut, lui faisant place sur le canapé.) Asseyez-vous ici, près de moi.

HENRI.

Près de vous?

Mlle MEUNIER.

Oui, sur ce canapé; vous serez mieux.

HENRI, se levant.

Certainement, je serai mieux... beaucoup mieux, mademoiselle, certainement... (A part, s'asseyant.) Où veut-elle en venir?

Mlle MEUNIER.

Un sentiment inné chez la femme, cher monsieur Bertin...

HENRI, à part.

Cher monsieur!...

Mlle MEUNIER.

... ai-je besoin de vous l'apprendre? c'est l'amour. L'amour nous est nécessaire; nous désirons l'éprouver, nous désirons l'inspirer; mais aussi nous le voulons pur, éthéré, semblable à celui des saints pour les anges.

HENRI, à part.

Qu'est-ce qu'elle me chante là?

Mlle MEUNIER.

Qu'un homme, qu'un célibataire franchisse le seuil de notre maison, nous ne voulons pas qu'il s'introduise par la porte de service, masqué comme en temps de carnaval; non, il doit entrer franchement, le visage découvert, et décliner ses projets... s'il en a d'avouables.

HENRI.

Comment pourriez-vous m'en supposer d'autres, mademoiselle?

Mlle MEUNIER.

Votre silence m'y autorise. Depuis six semaines que j'ai l'honneur de vous connaître, vous vous êtes rigoureusement abstenu de toute allusion...

HENRI.

Je redoutais un mauvais accueil.

Mlle MEUNIER, baissant les paupières.

C'est trop de modestie, Henri.

HENRI, à part.

Henri !...

Mlle MEUNIER.

Je n'ai pas été la dernière, croyez-le bien, à remarquer vos mérites. Parlez donc sans crainte,

et tâchez de vous souvenir que vous vous adressez à une amie.

HENRI, à part.

Une amie, à la bonne heure! Ça me rassure. (Haut, avec feu.) Eh bien! oui, mademoiselle... oui, j'aime une adorable créature... la plus chaste, la plus douce, la plus intelligente et la plus belle des femmes! Oui, pour elle, pour obtenir son cœur, pour obtenir sa main...

Mlle MEUNIER, frappée.

Ah!...

HENRI.

... Pour obtenir sa main, je sacrifierais la moitié de ma vie... Nuit et jour sa souriante image occupe ma pensée, sa divine figure rayonne dans mon âme et l'illumine... et je me sens malheureux, humilié...

Mlle MEUNIER.

Humilié?

HENRI.

Oui, humilié de n'avoir d'autres trésors à lui offrir que mon dévouement sans bornes et mon affection sans limites. Ah! si vous saviez combien je l'aime!...

Mlle MEUNIER.

Cher Henri!

HENRI, à part, se levant.

Cher Henri!...

Mlle MEUNIER, debout, avec énergie.

Vous êtes bien décidé à l'épouser, Henri?

HENRI, interloqué.

Mais... mais... certainement!

Mlle MEUNIER.

Tout de suite?

HENRI.

Cer...tai...nement!

Mlle MEUNIER, passant vivement devant lui et saisissant le bouquet.

Donnez, alors, j'accepte!

HENRI, à part.

Ah çà... ah çà... elle s'imagine donc... elle s'imagine que...? Ah! c'est trop fort!

Mlle MEUNIER, à part.

Sa joie déborde!

HENRI, à part.

Si encore elle m'avait laissé le bouquet! Mais non, elle me l'a volé! Que faire maintenant? Comment fêter Rose?... Il n'y a qu'un moyen : allons cueillir un autre bouquet...

Mlle MEUNIER.

Henri!... cher Henri!...

HENRI, à part, sortant par le fond.

Cher Henri!...

## SCÈNE VII.

Mlle MEUNIER, seule.

Il ne se possède plus! Je l'appelle, il fuit!... Mais aussi comme il m'aime! Quelle ardeur! quelle passion!... Henri, toute à toi pour la vie!... L'amour!... ah! l'amour!... (Apercevant les morceaux de brioche à terre.) Et ces pauvres bestioles qui n'ont pas même de pain à manger!

## SCÈNE VIII.

Mlle MEUNIER, ROSE.

ROSE.

Ma tante, que faites-vous là?

Mlle MEUNIER.

Je donne la pâture à ceux qui ne connaîtront jamais l'amour.

ROSE.

Aux tritons? Mais ces animaux ne se nourrissent point de brioche! (Vivement.) Un bouquet de roses, ma tante! D'où vous vient-il?

Mlle MEUNIER, avec une certaine solennité.

Vous l'apprendrez bientôt. Le silence ne m'a pas été recommandé; mais, en attendant la signature du contrat, je crois devoir me taire.

ROSE.

Vous allez donc vous marier, et ces fleurs viennent de votre futur?

Mlle MEUNIER.

Puisque vous l'avez deviné, oui!

ROSE.

Mes sincères félicitations. Vous épousez un... Parisien?

Mlle MEUNIER.

Non.

ROSE.

Quelqu'un de Pontoise?

Mlle MEUNIER.

Non.

ROSE, étonnée.

Quelqu'un d'ici?

Mlle MEUNIER, d'un ton mystérieux.

Quelqu'un d'ici... un homme charmant... qui m'adore.

ROSE.

Tiens!

Mlle MEUNIER, piquée.

Pourquoi, tiens?... (Continuant.) J'avais remarqué,

dès mon arrivée dans le département, l'impression que je produisais sur lui... et tantôt il m'a avoué sa flamme en m'offrant un bouquet.

ROSE, anxieuse.

Ici ?

Mlle MEUNIER.

Ici, dans ce salon... Oh ! vous auriez dû entendre ses protestations de dévouement sans bornes, d'affection sans limites ! Comme il était beau alors ! Comme son regard étincelait, sous le sombre ombrage de ses cils noirs !...

ROSE, à part.

Dieu !

Mlle MEUNIER.

Et quand il se précipita à mes genoux, ivre d'amour, éperdu, et cependant désespéré de ne pouvoir m'offrir l'opulence...

ROSE, chancelante.

Il est pauvre?

Mlle MEUNIER.

Ou peu s'en faut ; il défriche des bruyères...

ROSE, à part.

Henri !

Mlle MEUNIER.

Qu'avez-vous ?

ROSE.

Rien... un éblouissement...

Mlle MEUNIER, tendant le bouquet.

Respirez ceci.

ROSE, avec horreur.

Non !

Mlle MEUNIER.

Bah ! vous qui aimiez tant les roses !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUBUISSON, LE CHEVALIER.

DUBUISSON, porte de gauche.

Entrez, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, à part, saluant.

Deux dames?...

DUBUISSON, à la cantonade.

Jean, portez la malle de monsieur le chevalier au premier étage, dans la chambre jaune.

LE CHEVALIER, à part, passant devant Rose.

La demoiselle de compagnie, sans doute.

DUBUISSON.

Donnez-moi votre chapeau.

LE CHEVALIER, déposant son chapeau sur le guéridon.

Pardon, pardon.

DUBUISSON.

Mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous présenter un de nos plus illustres savants, successeur des Arago et des Tournefort, monsieur le chevalier de Pigeolet... (à Mlle Meunier.) de Paris!

Le chevalier, accoutré d'une façon grotesque, c'est-à-dire à la dernière mode poussée jusqu'à l'exagération, s'incline respectueusement devant Mlle Meunier. Tandis que la conversation s'engage, Rose se dirige lentement vers le fond.

LE CHEVALIER, à Mlle Meunier.

Daignez me permettre, mademoiselle, de déposer à vos pieds mes plus humbles respects.

DUBUISSON, à part.

Bien! Il ménage les apparences...

LE CHEVALIER, *continuant.*

J'ai quitté nos boulevards et passé douze heures en chemin de fer, moins encore pour étudier que pour contempler cette agreste région où naquit Turenne, où mourut Peterson.

DUBUISSON.

Peterson?

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'ancien jockey du comte de Lagrange.

DUBUISSON.

Ah!

*Il va vers Rose, qui se tient debout près de la porte vitrée.*

LE CHEVALIER, *à Mlle Meunier.*

Vos montagnes, mademoiselle, vos vallées me plaisent infiniment; vos bois exhalent de suaves senteurs; mais ce n'est rien encore. Je remarque

que les Ardennes contiennent aussi la plus belle population de France.

M^{lle} MEUNIER, avec beaucoup d'afféterie.

Vous êtes trop indulgent, monsieur.

LE CHEVALIER, de même.

Mademoiselle...

Mlle MEUNIER, à part.

Quelle distinction !

DUBUISSON, à Rose.

Ta migraine arrive bien mal à propos !

Mlle MEUNIER, au chevalier.

Prenez place, monsieur. Après une nuit de voiture, vous devez être fatigué.

LE CHEVALIER, s'asseyant.

J'ai l'habitude des nuits blanches. Je reste au

club jusqu'à l'aurore. Pourquoi rentrerais-je plus tôt? Personne ne m'attend au logis.

Mlle MEUNIER, sur le canapé, s'approchant.

Vous n'êtes point marié?

LE CHEVALIER.

Malheureusement, non. (Bas.) Que dis-je? Heureusement, non.

DUBUISSON, à Rose, en lui apportant un siége.

L'air te remettra.

LE CHEVALIER, à Mlle Meunier.

Pour toute famille, je ne possède plus qu'un vieux parent dont je dois hériter, un cousin gravement atteint de la goutte. L'aspect de ses souffrances m'afflige. C'est pourquoi je ne le vois que de loin en loin, aux changements de saison. D'ailleurs, si je lui rendais de plus fréquentes visites, je paraîtrais vouloir le cajoler

pour ses millions... ce dont je n'ai nul besoin, Dieu merci !

Mlle MEUNIER, à part.

Comme il me regarde!... et il a des millions ! (Haut.) J'admire votre désintéressement, monsieur...

LE CHEVALIER.

Ma foi, mademoiselle, sans mépriser les richesses, on peut bien se dispenser de les courtiser en la personne d'un vieillard caduc, et réserver ses hommages pour des occasions plus précieuses. (Bas.) Celle-ci, par exemple. (Haut.) La sagesse recommande parfois même ces sortes de négligences. Que de gens, en effet, sont voués à un triste célibat, pour s'être trop préoccupés de l'héritage qu'ils devaient recueillir et trop peu de celui qu'ils devaient laisser! J'en connais beaucoup de ces imprudents, depuis le vicomte de Muscato jusqu'au prince de Poutzdorf, en passant par mon cousin Théophile Bertin...

Mlle MEUNIER

Bertin ?

LE CHEVALIER.

Théophile. (Continuant.) Et tous regrettent le temps perdu. Les uns ont force rides, d'autres force rhumatismes; mais nul, hélas! n'a de famille.

Mlle MEUNIER.

Hélas!

DUBUISSON, à part.

Tu consens à l'épouser?

ROSE.

Oui, mon père.

Dubuisson redescend lentement la scène. — Rose, qui ne parvient plus à contenir ses larmes, s'échappe par le fond.

## SCÈNE X.

DUBUISSON, LE CHEVALIER, Mlle MEUNIER.

LE CHEVALIER, continuant.

Vous m'objecterez peut-être que, sans avoir

les rides de Poutzdorf ou les rhumatismes de Muscato...

DUBUISSON, à part, derrière le chevalier.

Muscato?

LE CHEVALIER.

... je ressemble à ces messieurs en un point : comme eux, je suis resté garçon. Mais, moi, du moins, j'ai fait de ma jeunesse un usage sérieux. J'ai approfondi la botanique, la mécanique, l'insectologie...

DUBUISSON, à part.

Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

Mlle MEUNIER.

L'insectologie?

LE CHEVALIER.

Et la pyrotechnie... Ces travaux, il est vrai, m'ont vieilli avant l'âge. Je n'ai pas huit lustres,

et j'en accuse dix. Cependant j'espère éviter le sort des Muscato et des Poutzdorf. J'espère que tôt ou tard une femme intelligente, s'attachant plus au fond qu'à la forme, oubliera le givre qui menace mes rameaux, en songeant aux fruits qu'ils ont portés.

DUBUISSON, à part.

Que dégoise-t-il là?

Mlle MEUNIER, à part.

Quelle éloquence... toute parisienne!

LE CHEVALIER, continuant.

J'espère, malgré mes épines, être traité un jour comme certaines roses que j'aperçois, mademoiselle, à certaines lèvres...

Mlle MEUNIER, à part, se levant.

Une déclaration!

DUBUISSON, à part.

Il va un peu loin !

LE CHEVALIER, debout.

Bref, j'espère…

DUBUISSON, lui frappant sur l'épaule.

Assez de marivaudage comme cela, monsieur le chevalier ! (Avec intention.) Vous vous attardez trop sous la tente. Ceci soit dit pour votre gouverne. (Changeant tout à coup de ton.) Êtes-vous musicien ?

LE CHEVALIER, étonné.

Plaît-il ?

DUBUISSON.

Jouez-vous d'un instrument ?

LE CHEVALIER.

Moi ?… jouer d'un instrument ?… Non.

DUBUISSON.

Alors, vous chantez?

LE CHEVALIER.

Moi? Non.

DUBUISSON.

Mais vous aimez le chant?

LE CHEVALIER.

Oui.

DUBUISSON.

Eh bien! mademoiselle chante. (A Mlle Meunier.) Catherine, une petite romance, s'il vous plaît. Rose vous accompagnera. (Appelant.) Rose!... (Allant au fond.) Où donc est-elle passée?... (Sortant.) Rose! Rose!...

## SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, Mlle MEUNIER.

LE CHEVALIER, à part.

Je ne saisis pas du tout!... pas du tout!

Mlle MEUNIER, à part.

Il est bien mieux qu'Henri Bertin ! Chevalier de Pigeolet !... de Paris ! (Haut.) Monsieur, je ne sais si les convenances...

LE CHEVALIER.

Restez, mademoiselle, restez ! J'ai à vous parler. Mais, d'abord, une question. Pourquoi M. Dubuisson m'a-t-il dit tantôt que je m'attardais trop sous la tente ? Pourquoi avait-il l'air contrarié ? Je ne saisis pas du tout !

Mlle MEUNIER.

C'est que vous m'avez tenu un langage...

LE CHEVALIER.

Je n'ai fait qu'exprimer les sentiments que j'éprouvais en vous voyant si belle !...

Mlle MEUNIER, minaudant.

Ah !...

LE CHEVALIER.

Si fraîche !...

Mlle MEUNIER.

Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Si gracieuse, si élégante !...

Mlle MEUNIER.

Assez de compliments, je vous prie! Concluez.

LE CHEVALIER.

Conclure ?... Conclure ?... Ah ! oui. (S'inclinant.) Le chevalier Gaëtan-Maxime-Anatole de Pigeolet a l'honneur de solliciter la main de mademoiselle Catherine Du...

Mlle MEUNIER.

Moulin.

LE CHEVALIER, à part.

Je croyais que c'était Dubuisson.

Mlle MEUNIER, avec majesté.

Monsieur, avant d'agréer votre demande, je désire savoir à quelle époque vous compteriez publier les bans.

LE CHEVALIER.

Tout de suite, mademoiselle, tout de suite ! J'ai mes papiers sur moi...

Mlle MEUNIER, lui tendant la main.

Gaëtan !

LE CHEVALIER, se précipitant.

O délire !... ô bonheur extrême !...

Mlle MEUNIER.

On vient !...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBUISSON, ROSE.

DUBUISSON, à part.

Il me semble avoir vu quelque chose. (Haut.) Rose, vous allez nous accompagner le fameux air de Joconde... Vous connaissez ça, chevalier?

LE CHEVALIER.

Parbleu! Un des triomphes de Faure. (Chantant.) Et l'on revient toujou... ours...

DUBUISSON, de même.

A ses premiers amou... ours. (Parlé.) Allons, Catherine, la ritournelle va commencer; on vous attend.

LE CHEVALIER.

Souffrez, mademoiselle, que je vous offre la main.

DUBUISSON, à part, extrême droite.

Est-ce qu'il lui ferait la cour?... Qu'on tâche d'obtenir la nièce en flattant la tante, cela se conçoit; mais c'est qu'il la flatte joliment, la tante!... Diable! diable! et les six millions?... Papa Dubuisson, faudra tirer ça au clair.

Mlle MEUNIER, chantant.

Dans un délire extrême,
On veut fuir ce qu'on aime...

LE CHEVALIER, bas, entre Mlle Meunier et Rose.

Quelle sottise! quelle aberration!

Mlle MEUNIER.

On prétend se venger,
On jure de changer...

LE CHEVALIER.

Jamais!

Mlle MEUNIER.

On devient infidèle,
On court de belle en belle...

LE CHEVALIER.

Jamais! jamais!

M<sup>lle</sup> MEUNIER.

On court de belle en belle...

LE CHEVALIER.

Plutôt mourir, femme adorable!

ROSE, se levant brusquement.

Monsieur!...

DUBUISSON, tenant un triton suspendu par la queue.

Vous l'avez tué, Catherine!... Catherine, vous l'avez tué!...

M<sup>lle</sup> Meunier jette un cri et se laisse choir dans les bras du chevalier.

LE CHEVALIER, à part.

Je ne saisis pas du tout!...

DUBUISSON, à Rose, qui s'est approchée de lui.

Qu'as-tu?

ROSE.

M. de Pigeolet est d'une familiarité, mon père!...

DUBUISSON.

Comment?

ROSE.

Pendant que ma tante chantait, il m'a appelée : femme adorable.

DUBUISSON.

Eh bien, c'est gentil, ça! C'est très-gentil, ça! (A part.) N'importe! femme adorable, c'est encore obscur. Nous allons éclaircir la chose tout de suite. (Haut, approchant de Mlle Meunier assise sur une chaise.) Voyons, Catherine, remettez-vous. Je vous pardonne le meurtre du triton, à condition que vous me laissiez quelques minutes seul avec monsieur le chevalier. J'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Si d'abord mademoiselle voulait bien achever sa romance?... ou chanter un autre air, tel que : *Plaisir d'amour?...*

DUBUISSON.

Tantôt... Laissez-nous, mesdemoiselles.

Mlle MEUNIER, avec une grande révérence.

Monsieur le chevalier...

ROSE, froidement.

Monsieur...

Elles sortent par le fond et prennent chacune d'un côté différent.

## SCÈNE XIII.

DUBUISSON, LE CHEVALIER.

DUBUISSON, montrant une place sur le canapé.

Monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER.

Puisque l'occasion se présente, monsieur, je vous demanderai l'autorisation de faire ma cour à mademoiselle votre fille.

DUBUISSON.

Comment donc ! mais j'allais justement...

Ils s'asseyent.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle votre fille est d'une rare perfection, monsieur. Non moins douée sous le rapport physique...

DUBUISSON.

Vous l'avez à peine regardée !

LE CHEVALIER.

Un instant suffit. Sa beauté saute aux yeux. Que de charmes ! que d'élégance!...

DUBUISSON.

D'élégance?... Entendons-nous. De qui parlez-vous?

LE CHEVALIER.

De qui je parle?

DUBUISSON.

Oui. Est-ce de M^lle Meunier, ou...

LE CHEVALIER.

De M^lle Meunier? Oh! monsieur, non. M^lle Meunier! Vous plaisantez, sans doute, ou vous me prenez pour un farceur. Non, monsieur, non, je parle de mademoiselle votre fille.

DUBUISSON.

Ah! très-bien... Soit! faites la cour à ma fille. Tout dépend d'elle. Si elle consent, je consentirai aussi. Je ne regarde pas à la fortune... (A part.) Il a six millions!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur, je possède de quoi vivre. Puis j'attends la succession de mon cousin...

DUBUISSON.

Ah! oui, celui dont vous parliez tantôt.

LE CHEVALIER.

Lui-même, Théophile Bertin.

DUBUISSON.

Comment dites-vous? Bertin?...

LE CHEVALIER.

Théophile.

DUBUISSON.

B...e...r...t...i...n... Bertin?

LE CHEVALIER.

Théophile. Cela vous étonne?

DUBUISSON.

Non, non !... Et vous êtes certain d'être l'héritier ?

LE CHEVALIER.

Unique... unique héritier, par suite d'étranges circonstances... que je vous raconterai, si cela ne vous ennuie pas.

DUBUISSON, se levant.

Nullement !

LE CHEVALIER, debout.

Il faut savoir que Théophile Bertin et moi, nous sommes cousins germains par les femmes, ma mère étant une Bertin. Or, Théophile avait un frère, Dieudonné, lequel avait lui-même un fils... tâchez de bien saisir... lequel fils était, par conséquent, le neveu de Théophile...

DUBUISSON.

Et s'appelait... ?

LE CHEVALIER.

Henri... Mais il me semble que cela vous étonne ?

DUBUISSON.

Du tout, du tout. Continuez.

LE CHEVALIER.

Dieudonné Bertin spéculait à la Bourse, non par nécessité, car il était riche, mais par amour du jeu. Il y perdit toute sa fortune, et au delà, en un jour! Oui, monsieur, on a supprimé la roulette à Bade, à Hombourg, à Spa, mais on l'a conservée à Paris, en face du Vaudeville... Dieudonné se brûla la cervelle. Henri, lors de ce funeste événement, étudiait l'agriculture à l'école d'Alfort... Décidément mon histoire vous étonne?

DUBUISSON.

Du tout, du tout.

LE CHEVALIER.

Plutôt que de réclamer l'appui de son oncle,

qui pourtant l'affectionnait beaucoup et n'eût pas demandé mieux que de le secourir, Henri jura de se créer une position par son propre travail, de désintéresser les créanciers de son père, de rendre l'honneur au nom qu'il portait, et, dans cebut, il s'expatria.

DUBUISSON.

Il alla...?

LE CHEVALIER.

En Amérique. Depuis lors, il y aura bientôt cinq ans, plus de nouvelles! Henri doit avoir succombé... Eh bien, vous n'écoutez plus?

DUBUISSON, à part, très agité.

Tout ça modifie énormément la situation! L'héritier des six millions, ce n'est pas Pigeolet, c'est Henri Bertin. Diable! diable! Et lorsque Henri saura que le chevalier loge ici, que le chevalier aspire à la main de Rose, il est bien capable, lui, de retirer sa... candidature! Diable! diable! Le chevalier doit déguerpir à tout prix... (Après un moment de réflexion.) Ah! je tiens mon prétexte.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mlle MEUNIER.

Mlle MEUNIER, au fond.

La conférence est finie ?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle. Nous attendons *Plaisir d'amour*...

Mlle MEUNIER.

Ma voix vous plaît donc, monsieur?

LE CHEVALIER, bas.

La voix d'un ange !...

Mlle MEUNIER, de même.

Gaëtan !... (Haut.) Je vais chercher Rose pour m'accompagner.

## SCÈNE XV.

DUBUISSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, fredonnant.

Plaisir d'amour ne dure qu'un instant...

DUBUISSON.

Pardon, pardon, chevalier. Je m'oppose à ce qu'on chante *Plaisir d'amour*. Les mélodies tristes exercent sur ma fille une action... Je dois vous avouer ça, puisque vous voulez l'épouser : la pauvre enfant est atteinte d'épilepsie.

LE CHEVALIER, très tranquillement.

Vraiment?

DUBUISSON, à part, stupéfié.

Voilà tout!... Pas plus d'émotion!...

LE CHEVALIER.

A-t-elle de fréquentes attaques?

DUBUISSON, avec une colère sourde.

Une attaque... deux attaques... trois attaques... chaque nuit!

LE CHEVALIER, glacial.

Bagatelle.

DUBUISSON, à part.

Bagatelle!... (Haut.) Chevalier, ma fille est sujette à des crises épouvantables. Elle hurle comme une possédée, s'agite, cherche à se précipiter par la fenêtre... trois ou quatre fois... chaque nuit!

LE CHEVALIER.

Bah, bah.

DUBUISSON, à part.

Bah! bah!... (Haut.) Vous connaissez donc un remède?

LE CHEVALIER.

Non... Peut-être le mariage, peut-être les douches... Nous essayerons.

DUBUISSON, à part.

Il veut donner des douches à ma fille!... (Haut.) Ah çà, chevalier, point d'expériences, entendez-vous? Je m'oppose aux expériences! Renoncez plutôt...

LE CHEVALIER.

Impossible, monsieur. J'ai engagé ma parole, je saurai la respecter... Depuis qu'on a démoli nos manoirs, notre parole est tout ce qui nous reste, à nous autres gentilshommes.

DUBUISSON.

Je vous la rends.

LE CHEVALIER.

Erreur! Ceci est une affaire à régler entre mademoiselle votre fille et moi... Car, non-seulement mademoiselle votre fille a reçu ma parole, mais aussi j'ai obtenu la sienne.

DUBUISSON, vivement.

Quand? Où ça? Au piano?... Vous inventez, chevalier, vous inventez!... Et vous calomniez! Ma fille ne se jette pas à la tête du premier venu...

LE CHEVALIER.

Monsieur, une insulte!...

DUBUISSON.

Non, pas d'insulte. Je me rétracte. Mais vous comprenez qu'après une scène comme celle-ci... Vous comprenez, n'est-ce pas, vous comprenez?... (Il s'éloigne rapidement. — A la cantonade, porte de gauche.) Jean!

UNE VOIX, du dehors.

Monsieur.

DUBUISSON.

Descendez la malle de monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER, à part.

Je ne saisis pas du tout!... pas du tout!...

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mlle MEUNIER, ROSE.

DUBUISSON.

Mesdemoiselles, saluez une dernière fois monsieur le chevalier de Pigeolet.

Mlle MEUNIER, au chevalier.

Quoi, monsieur, vous partez !

LE CHEVALIER.

M. Dubuisson me met à la porte...

Mlle MEUNIER, à Dubuisson.

Vous chassez monsieur ! Pour quel motif?

DUBUISSON.

Une grave incompatibilité d'humeur.

Mlle MEUNIER, allant vivement au chevalier.

Monsieur, nous partirons ensemble !

ROSE, à part.

Qu'entends-je?...

DUBUISSON, à part.

Que signifie?...

Mlle MEUNIER.

Nous irons à Pontoise, où nous ferons afficher les bans... et, dans trois semaines, nous reviendrons ici, en visite de noces. Je vous présenterai à M. Dubuisson, mon beau-frère.

LE CHEVALIER.

M. Dubuisson est votre beau-frère?... Dieu soit loué!

DUBUISSON.

Bon! bon! tout s'explique maintenant. C'est donc ma belle-sœur que vous aimez?

LE CHEVALIER, avec attendrissement.

C'est elle!... oui, c'est elle!...

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HENRI.

DUBUISSON, à Henri.

Venez, cher ami, venez serrer la main de votre cousin. (Au chevalier.) Monsieur le chevalier, j'ai l'honneur de vous présenter M. Henri Bertin.

LE CHEVALIER.

Comment! Henri Bertin, serait-ce possible?... (A part.) Bah! les millions m'échappent, mais la femme me reste!

Mlle MEUNIER, à part.

Ce pauvre Henri, quand il apprendra mon mariage!...

HENRI, à Rose.

Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir ce bouquet...

Mlle MEUNIER, à part, stupéfaite.

Que dit-il?...

DUBUISSON.

Vous offrez des bouquets à ma fille, monsieur Bertin ; eh bien ! moi... je vous offre sa main !

ROSE.

Ah ! père, que je suis contente !...

HENRI.

Chère Rose, nous allons donc être heureux !...

DUBUISSON.

Dans quinze jours les deux noces... et le proverbe aura raison : *Qui se ressemble s'assemble.*

---

# ANNEXE

POUR SERVIR A L'INSTRUCTION DU COMITÉ DE LECTURE.

---

Une comédie-proverbe en un acte et en prose, auteur : M. Alfred Guillon, titre : *Qui se ressemble s'assemble*, ayant été représentée au 3e Théâtre-Français, dans le courant du mois d'août dernier, l'auteur du Proverbe qui précède sollicita quelques éclaircissements de l'honorable directeur du 3e Théâtre-Français, et reçut la réponse suivante :

Paris, le 6 septembre 1878.

Monsieur,

La pièce : *Qui se ressemble s'assemble*, n'est pas imprimée, je crois. Je dis, *je crois*, car l'auteur habite Nantes, et je ne l'ai pas vu depuis la première représentation de son lever de rideau. En voici le sujet :

Un jeune ménage, aisé, vit à la campagne. La femme a un oncle et une cousine, le mari a un cousin. Ce cousin et cette cousine ont horreur du mariage. Le hasard les réunit dans le jeune ménage. Chacun se croit pris au piége d'un projet d'union et s'empresse de formuler son antipathie. Cette conformité d'idée les rapproche. Ils se lient. Ils vont à la pêche ensemble. Un enfant se noie ; le jeune cousin le sauve, la jeune cousine admire son courage et ils se marient.

*Le titre est justifié.* Ils avaient horreur du mariage : ils se ressemblent et ils s'assemblent. *Le trait est fin d'avoir appliqué cette maxime au mariage.*

Voilà, monsieur, ce que vous désirez savoir.

Bien à vous.

(*Signé* :) H. BALLAND.

FIN.

## MÊME LIBRAIRIE.

